

besoins de la vie physique, besoins de la vie intellectuelle et morale.

La vie physique a trois sortes de besoins qui nous soumettent de gré ou de force à la loi du travail : car il faut travailler pour se nourrir, travailler pour se vêtir, travailler pour se loger.

Dans chacun de ces besoins physiques, il y a trois degrés qui se subdivisent à l'infini : le nécessaire, indispensable à la vie ; l'utile, qui rend la vie moins pénible ; l'abondance, le confort, le luxe, qui apporte avec lui les jouissances de la vie sensible. Or, afin d'empêcher l'homme de tomber dans l'abîme du sensualisme ou dans l'orgueil du luxe, Dieu a porté une loi : c'est que le travail est toujours proportionnel à la jouissance.

A combien de travaux, à combien de sueurs n'est pas condamné l'homme pour se donner la nourriture nécessaire à la vie ! La terre qui produit d'elle-même les arbres stériles, les plantes inutiles ou mauvaises, semble avoir reçu l'ordre de ne donner à l'homme les plantes utiles que dans la proportion de son travail. Si vous voulez vous contenter d'une nourriture frugale et grossière, elle vous l'accorde sans trop de peine. Mais prétendez-vous vous donner une nourriture plus succulente, manger le pain du pur froment, boire le sang de la vigne ? la loi du travail devient plus sévère : il faut que le soc de la charrue retourne et remue la terre ; que du matin au soir, du premier au dernier jour de l'année, vous soyez occupé à la cultiver de vos mains, à l'arroser de vos sueurs, à l'élever, à la perfectionner, à la féconder par le contact assidu de votre travail et de votre intelligence.

Allez-vous au delà du nécessaire, de l'utile ? cherchez-vous les agréments et le confort de la vie ? voulez-vous que des mets plus exquis viennent charger et orner votre table ? que des fleurs variées étalent à vos regards leurs brillantes couleurs, vous embaument de leurs délicieux parfums ? la terre vous l'accorde aussi, mais à la condition d'un travail plus multiplié.

Les fruits exquis réclament des soins et une protection de tous les jours.

Les fleurs sont plus exigeantes encore : elles ne se confient à la vie qu'autant qu'elles sentent l'homme à leur côté pour les réchauffer de son souffle, les environner d'une sollicitude pour ainsi dire paternelle. Frêles et délicates, elles ne s'élèvent qu'appuyées sur son bras : il faut qu'il les protège contre les ardeurs du soleil, les rigueurs de la saison ou la violence de l'orage ; qu'il leur distribue journellement l'air, l'eau et la chaleur avec poids et mesure, selon leurs besoins.

Il est sans doute des terres plus naturellement fécondes, et des